

Vie en rose et cancérose

Mars, de Fritz Zorn, Paris, Gallimard, Coll. « Du monde entier », 1979.

Richard Sünder

Volume 23, numéro 5 (137), septembre–octobre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sünder, R. (1981). Compte rendu de [Vie en rose et cancérose / *Mars*, de Fritz Zorn, Paris, Gallimard, Coll. « Du monde entier », 1979.] *Liberté*, 23(5), 89–96.

Vie en rose et cancéreuse

RICHARD SÜNDER

Mars, de Fritz Zorn, Paris, Gallimard,
Coll. « Du monde entier, » 1979.

C'est l'évidence que la trilogie hallucinante et aliénante de l'existence, ramassée, en mai 1968, dans la formule « métro-boulot-dodo, » est, depuis, devenue la tétralogie *métro-boulot-dodo-cancer*.

Les cancers ont en effet suivi la même progression que la consommation de matières, de tranquillisants et de drogues, que le développement de l'énergie nucléaire et que la multiplication des maladies nerveuses et des suicides. Notamment des suicides de mineurs.

La vie moderne, c'est-à-dire la *vie nucléaire*, commencée en 1945, avec la *nuée claire* d'Hiroshima et de Nagasaki, qui est *exclusivement matérielle*, ne se développe plus, comme un cancer, que pour elle-même, sans autre finalité que de multiplier de manière anarchique la *matière, substance concrète*, pour la matière. Avec pour corollaire l'aliénation croissante de *l'esprit abstrait*. L'envers de la société de consommation des *matières* par le corps, c'est la *société de défécation de l'esprit*.

Finie la vie en rose, chantée après la guerre ! Voici l'homme qu'enserme le tissu des névroses dont se nourrit la cancéreuse.

Que ceux qui en doutent se penchent sur les statistiques et, surtout, lisent le poignant *Mars* de Fritz Zorn, qui décrit l'agonie cancéreuse d'un jeune homme de 32 ans.

Fritz Zorn, à la fin de son ouvrage, où il approche la mort, bientôt à la toucher, parle sans cesse davantage de « Dieu » et du « Diable ». Et il finit par déclarer que, si « Dieu » n'existe pas, il faudrait l'inventer, « pour lui casser la gueule », parce qu'il a permis le cancer.

Si l'on entend le mot *Dieu*, au sens d'*absolue conscience*, donc d'*absolue désaliénation* de l'esprit, comme nous l'entendons, il est permis de se demander, si bouleversé qu'on soit par le déchirant témoignage de Fritz *Angst* — véritable nom de l'auteur qui signifie *angoisse*, symptôme de toute névrose — alias *Zorn* — qui signifie colère — s'il ne s'agit pas là d'un contresens.

En effet, Dieu, au sens d'*absolue conscience*, est forcément libre de toute angoisse, de toute névrose et de toute aliénation. Et, si le cancer est bien, comme tout tend à le démontrer, la maladie suicidaire d'un corps qui a perdu l'esprit, parce que l'esprit matérialiste n'est plus réduit qu'au corps, il semble évident que Dieu ne saurait faire de cancer. Il est, au contraire, par définition même, *l'anticancer*, c'est-à-dire le symbole de l'unité abstraite infinie, solidaire et anticellulaire parce qu'absolument continue.

Le cancer, qui est le symbole de la division concrète finie, solitaire et cellulaire parce que discontinue, est donc, au contraire, la maladie de l'antagoniste de Dieu. C'est la maladie du *Diable* (*dia* signifie séparation, donc *division* et *distinction*), qui n'est que la division proliférante de Dieu l'Abstrait en démons concrets, matérialisés, donc aliénés parce qu'ils sont la division en corps qui ont perdu leur âme (fraction discontinue de l'Esprit), de la Chair séparée de l'Esprit. (Toutes notions dont nous verrons ultérieurement qu'elles coïncident avec des réalités physiques.)

Le Diable, c'est, au sens étymologique du terme, le *schizophrène* absolu, la *division de l'Esprit*, puisqu'il est l'ensemble des « corps » en quoi se matérialise l'Esprit. Mais c'est aussi le *schizosome* absolu, la *division de la Chair*, puisqu'il est l'ensemble discontinu des âmes presque absolument inconscientes — leur psychisme, nous l'avons montré*, est zéro plus un, donc voisin de zéro — en quoi se divise la Chair.

Il semble significatif, à cet égard, que, dans le premier récit de la Genèse biblique, Adam-Eve ou A-Dame-Eve soit créé « à l'image de Dieu », donc de l'anticancer, dans l'union spirituelle et sexuelle absolue, puisque leur chair et leur esprit sont fusionnés dans l'androgynat. Aucun interdit ne leur est fait (« Je vous

* Voir *Ulysse ou le hasard est la née cécité*, à paraître prochainement.

donne *toutes* les herbes portant semence, qui sont sur toute la surface de la terre et *tous* les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture ») et le cancer, c'est-à-dire le principe diabolique de la division solitaire, n'apparaît pas dans l'Eden, car il est fusionné au principe divin de l'union solidaire.

Mais, au terme du récit, Dieu, ayant épuisé toute son énergie dans cette création faite à son image et qui l'incarne comme elle incarne l'anticancer, chôme et disparaît. Et voici l'Androgyne « endormi », donc abandonné à son seul inconscient — qui est l'Esprit de Dieu enfermé dans sa chair (« Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant »). Que fait l'inconscient ? Il énonce le premier interdit, le premier tabou : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais, de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu seras passible de mort ».

Or l'arbre qui permet de connaître, donc de distinguer, le bien du mal, c'est *l'arbre* de la séparation, *de la division* des contraires spirituels et sexuels unis, c'est l'arbre du discontinu ou de la mécanique quantique. Bref, c'est l'arbre du cancer. Et, en effet, Adam se divise d'Eve et l'inconscient ou le serpent — le Diable — du conscient, comme la mécanique quantique du discontinu divise le beau champ unitaire et continu dont rêvait Einstein.

L'unité continue de l'Esprit que Dieu avait soigneusement enfermée dans la chair androgyne, comme toute l'énergie cosmique au sein de la sphère nucléaire du monde, rayonne et se divise. Et voici qu'apparaît le Diable qui pousse l'homme à faire sortir l'énergie de sa boîte nucléaire, comme M. Boiteux, le président d'E.D.F., pour éclairer le monde sur son origine, c'est-à-dire sur la *pesanteur de la matière*, qui, déverrouillée, éclate en rayonnant toute son énergie, qui est l'arbre de vie.

On observera que c'est bien en réfléchissant au problème de la pesanteur posé par le principe de relativité galiléen qu'Einstein a pu démontrer l'équivalence de l'énergie et de la matière et qu'Openheimer, ayant déterminé le seuil de la masse critique qui permettait de desceller l'atome, a pu le libérer de sa pesanteur, ouvrant la voie hiroschimiesque de la conversion de la matière à l'énergie.

Ce jour-là fut enfreint le deuxième et dernier interdit de l'Inconscient qui dit à Adam et à Eve, à l'instant de les bannir du paradis :

« Voilà que l'homme est devenu comme l'un de *nous* (Dieu est alors bien le Diable : sa singularité est divisée en pluriel), pour connaître le bien et le mal ! Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de *l'arbre de vie* (l'arbre de la matière où est enfermée l'énergie), n'en mange et ne vive pour toujours (c'est-à-dire soit atteint du cancer du temps, toujours divisé, toujours proliférant, toujours renouvelé, qui est l'éternité) ! »

Sinon, il sera, comme le mortel de Nietzsche, immortel et condamné à l'éternel retour sur les lieux de son crime : le meurtre œdipien du Père éternel.

Le mythe biblique reproduit donc bien l'origine paradoxale du monde, mise en lumière par Einstein et que symbolise l'équivalence de l'énergie et de la matière, celle-ci n'étant qu'une réduction superstructurale de celle-là, qui n'est qu'une extension infrastructurale de celle-ci.

Car enfin, il y a bien là un paradoxe, c'est-à-dire un défi à la logique, à la raison qui ne peut s'expliquer que par la folie. Dieu ordonne en effet à la créature androgyne qui incarne sa propre unité, donc l'antischizophrénie, l'antischizosomie, le *liée-nation* (c'est-à-dire la *naissance* d'une contradiction, qui est la contradiction cosmique, résolue par l'unité des contraires) de la Chair et de l'Esprit, d'être féconde et de multiplier, donc de se diviser pour se reproduire, de faire le cancer de la chair et celui de l'esprit, ce qui implique la désunion d'Adam et d'Ève et l'éjaculation du fruit de l'arbre de la connaissance, c'est-à-dire de la conscience, donc de la vie, qui est le sexe d'Adam, séparé du sexe d'Eve.

Puis, se ravisant, le voici, qui interdit à l'Androgyne de toucher à son sexe, d'en consommer le fruit, dans l'instant même où, l'endormant, le plongeant dans l'inconscience œdipienne de son origine et de la matière incarnante — la « glaise » —, il lui insuffle l'« haleine de vie », donc le souffle de la conscience et de la vie, bref l'instinct sexuel, puis en divise la chair en deux corps et l'esprit en deux âmes quasiment inconscientes, puisqu'elles s'éveillent à peine et, bien sûr, consomment aussitôt le fruit de la conscience, par le seul fait qu'elles reprennent vie.

Ce Dieu est inversé. C'est le Dieu schizophrène et schizosome, bref l'Inconscient dont la chair et l'esprit sont maintenant divisés. C'est Lucifer, le fils même de Dieu, dont la propre chute, depuis les confins sans fin de l'apesanteur absolue — l'Infini vide — dans le monde de la pesanteur matérielle — le plein fini — entraîne la chute d'Adam et d'Eve, ses fils incarnés, donc pe-sants, dans le monde galiléen, einsteinien et ophenheimérien de la pesanteur nucléaire, le monde du Diable boiteux dans lequel le conscient est enfer-mé, verrouillé dans l'inconscient des *matières*.

Ce Dieu est divisé. C'est le Diable, l'Inconscient suicidaire qui a détourné la puissance abstraite et infiniment vide de l'Esprit qu'enserre, qu'enterre et qu'enferme le cancer du monde matériel, donc nucléaire, qui a presque absolument perdu l'esprit.

Reich avait donc raison de lier le développement du cancer à l'aliénation sexuelle, qui a pour corollaire la névrose, c'est-à-dire l'aliénation d'une partie de l'esprit. *Le cancer est donc bien*, comme le pressentait Fritz Angst, alias Zorn, *la maladie de Dieu*, mais de Dieu inversé, divisé, le mal-a-die(u), c'est-à-dire *l'Anti-dieu*, le Diable dont notre monde matérialiste et chaque jour davantage aliéné, soumis à la mécanique, qu'on nous chante, du Cantique des quantiques, qui régit la division du continu ondulatoire en discontinu corpusculaire — les particules nucléaires — incarne la réalité suicidaire dont l'ère nucléaire est la réalité symbolique et apocalyptique.

Le Dieu auquel Fritz Zorn voulait « casser la gueule » n'avait pas besoin d'être inventé. C'était Fritz Angst, symbole du monde et fragment de Dieu divisé, que la colère de Fritz Zorn, diable nucléaire et boiteux, dédoublé en acteur et en spectateur de sa propre mort, a tué.

Encore faut-il bien voir que si Dieu, en se divisant, se décharge de sa propre aliénation sur son fils, Lucifer, premier des boucs émissaires, qui fait aussitôt un cancer — et nous verrons ultérieurement comment en montrant à quel point le mythe est symbolique de la réalité cosmologique — et si celui-ci se décharge à son tour de sa propre aliénation sur ses fils, Adam et Eve, qui, à leur tour, vont faire un cancer, la ceinte famille ainsi créée — ceinte parce que son esprit est enclos dans la matière — incarne, en chacun de ses enfants, à la fois le cancer et l'anticancer. En effet, chacun des enfants incarne la ré-union, qui est

l'anticancer, de la famille divisée, en même temps que sa désunion, sa division qui est le cancer.

Fritz Zorn montre de façon admirable et poignante comment il n'a été que l'incarnation de l'aliénation de ses propres parents, paire caricaturale de milliardaires suisses, et comment cette aliénation s'est trouvée à l'origine de son cancer, c'est-à-dire de l'incarnation inconsciente de sa volonté de tuer en lui-même, et pour la culpabiliser, sa propre et odieuse famille.

En cela, Fritz Angst, qui n'a évidemment pas légué par hasard ses droits d'auteur à des organisations gauchistes suisses, est le symbole même du monde moderne, dans lequel l'aliénation des générations parentales aux *matières* pousse des générations entières d'enfants au suicide — et les formes en sont multiples, depuis la drogue jusqu'au cancer, en passant par les accidents volontaires inconscients de la route et du travail, le saut dans le vide, la délinquance et la criminalité — ou fait naître en eux le désir de détruire la famille dont l'archétype collectif est bien évidemment la société et l'État.

Certes, il existe aussi l'inversion gémellaire de Fritz Angst.

Bruno Wiard, né de parents modestes, a fait son cancer — le même que celui de Fritz Angst, un réticulo-sarcome, qui se traduit par une grosseur sur la gorge — à l'âge de quatorze ans. Il n'avait apparemment pas supporté la séparation presque continue que le métier de marin mettait entre son père et lui (et c'est aussi à cause de la séparation d'avec Dieu que le fils Lucifer fait son cancer). La médecine officielle ne lui laissait que trois mois à vivre. Elle s'est servie de lui comme cobaye, doublant les doses de la chimiothérapie qu'apparemment il supportait. Jusqu'au jour où ses parents, soutenus par la solidarité morale et financière d'un entourage qui s'étendait jusqu'au quartier et même au-delà, l'ayant soustrait aux cancérologues-vivisecteurs, le confièrent à Solomidès. Le traitement — hyperoxygénation des cellules, conforme à l'analyse de Reich — joint à l'incroyable élan de solidarité et d'amour de la famille, des voisins, des amis devait finalement permettre à Bruno Wiard de vaincre le mal.

Il a aujourd'hui 21 ans et on l'a vu, en février 1981, à la télévision française porter témoignage dans la dernière partie, intitulée « L'espoir », d'une émission au titre significatif : « La fin des héritiers ».

Bruno Wiard n'a en effet pas conservé le cancer qu'il avait hérité de sa famille et d'un ordre social qui le privait de son père. Lui et les siens ont trouvé le moyen de mettre fin à l'héritage, le moyen qui a fait défaut à Fritz Angst : l'amour.

J'ai fait la connaissance de Bruno Wiard le dimanche 1er mars 1981, en pensant, la gorge serrée, à l'auteur de *Mars*, Fritz Angst, son frère jumeau.

Fritz Angst était le désespoir. Il était le cancer.

Bruno Wiard est l'espoir. Il est l'anticancer.

Et tous deux prouvent à l'envi que, si l'usage des drogues, les maladies mentales, les suicides, les asociaux, les marginaux, les sectes, les communautés, les recherches spirituelles, les cancers mais aussi, bien évidemment, les délinquants et les criminels augmentent, selon des courbes étrangement parallèles, c'est bien évidemment dans l'aliénation de la famille et de cette superfamille qu'est l'ordre social ou l'État qu'il faut en chercher la cause.

Et c'est avec raison — inconsciente sans doute, mais raison tout de même — que l'ancien député français de La Ré-union (Michel Debré) prône une politique de la famille. Car même si la « politique » de la famille à laquelle nous pensons est sensiblement différente de la sienne, c'est bien en elle que réside la *solution* des cancers, y compris de celui qui nous ronge tous et qui est l'État.

Il reste qu'en attendant la *solution de l'État* et de son héritage aliénant et cancérigène, face à ce développement *sans fin* du monde matériel pour lui-même, qui pousse l'esprit abstrait au suicide inconscient du corps qu'on crée, la seule et unique question qui se pose est, comme disait Albert Camus, de savoir s'il ne vaudrait pas mieux mettre fin à son existence par l'acte rapide et conscient que souhaitaient les Cathares, le saut dans le vide, la *chute* — dans la mort — l'absolue *cataracte* ... Dont le Niagara est symbolique.

Ceci de manière à délivrer — comme le font chaque année un nombre toujours croissant d'enfants mineurs — sans tensions ni souffrances inutiles, l'esprit de la pesanteur du corps, c'est-à-dire de l'aliénation dont les parents se débarrassent sur leurs enfants. Le fait qu'en France une loi scélérate et sotté, due au Garde des sceaux, interdit la publicité de ces actes ne fait évidemment pas diminuer le nombre des suicides, mais il permet au

moins à l'ensemble des parents de ne pas prendre conscience de la responsabilité qu'ils ont dans l'aliénation de leurs propres enfants et dans le développement du désir de détruire la société qu'ils engendrent chez eux. Le sceau garde bien les sots. L'artifice permet de maintenir les choses en l'État. Donc de maintenir l'État.

Sans État, plus de cancers. Mais, sans cancers, plus d'État.

Il n'en reste pas moins que, posée sous toutes sortes de formes, qui vont du cancer à la drogue et au meurtre, la seule question qui se pose au monde moderne est bien celle du suicide.

Albert Camus la posait, en 1942, dans *le Mythe de Sisyphe*, en écartant d'emblée ce qui pouvait permettre d'y répondre, à savoir le problème du rapport de la pesanteur de la matière à l'apesanteur de l'esprit, c'est-à-dire le problème de la pression-dépression posé par la gravitation, qui est la machine à faire tourner le temps.

Il n'était pas en effet à la seconde page de son ouvrage qu'il écrivait : « Qui de la terre ou du soleil tourne autour de l'autre, cela est profondément indifférent. Pour tout dire, c'est une question futile ». Quelques lignes auparavant, cherchant le sens de la vie, il avait parlé de Galilée, c'est-à-dire de l'homme qui, influencé par Copernic, qui, ayant remis les choses à l'endroit, avait démontré que c'était la terre qui tournait autour du soleil et non l'inverse, devait se trouver à l'origine des travaux d'Einstein et d'Openheimer.

Trois ans plus tard, le 6 août, la bombe éclatait dans le ciel d'Hiroshima. Et — *de labore solis* — l'arbre de vie n'a pas fini de rayonner sur nous le cancer de son sperme nucléaire.